

S'emmitoufler comme les gens du nord

Jocelyne Mathieu

Number 24, Winter 1991

Mon pays c'est l'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7754ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

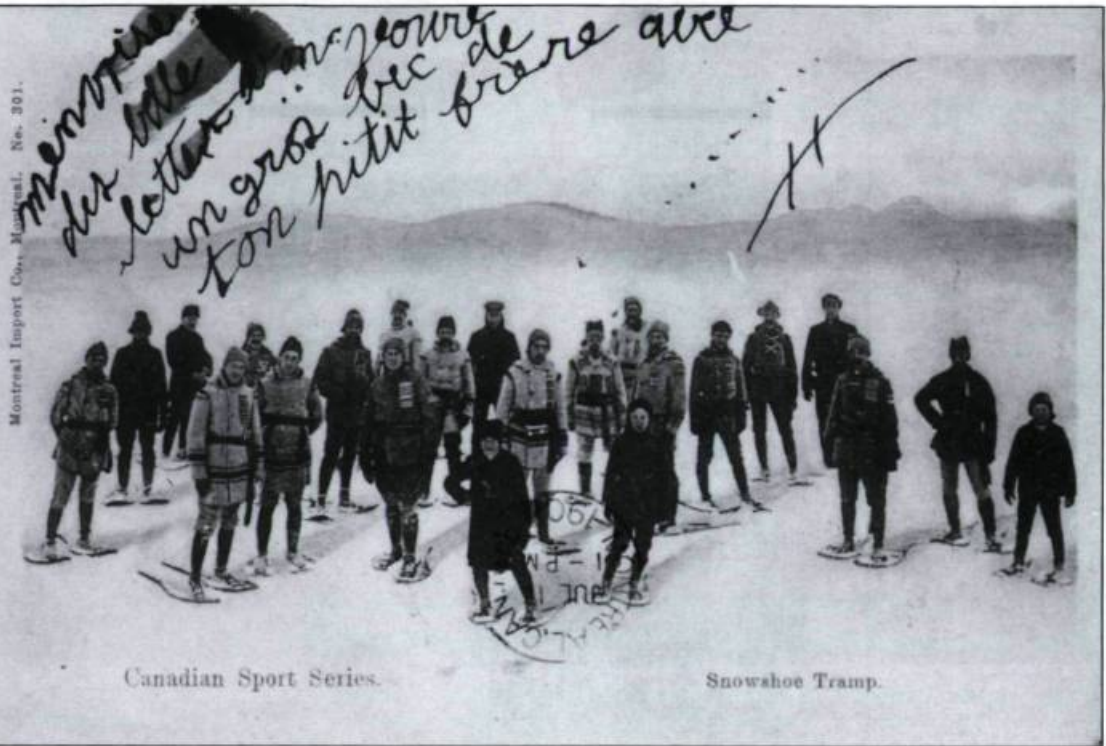
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mathieu, J. (1991). S'emmitoufler comme les gens du nord. *Cap-aux-Diamants*, (24), 30–33.



Considéré comme «vêtement caractéristique du pays», le capot, ou manteau à capuchon, apparaît dès les débuts de la colonie. Ce modèle type persiste dans le costume des clubs de raquetteurs. Carte postale, Montréal Import Co., vers 1905. (Collection Yves Beauregard).

S'EMMITOULER COMME LES GENS DU NORD

par Jocelyne Mathieu*

DANS UN PAYS COMME LE NÔTRE, IL EST ENTENDU que l'hiver a joué un rôle important dans le choix de nos vêtements et l'agencement de notre costume. Forcés de s'adapter aux rigueurs du climat, l'on s'attend à ce que nos ancêtres aient produit de nombreux textiles chauds.

De vaines tentatives

En fait, les métiers à tisser apparaissent chez nous de façon significative seulement au XVIII^e siècle. De 1666 à 1669, l'intendant Jean Talon avait bien essayé de promouvoir le tissage, mais les importations considérables en provenance de la Métropole comblaient les besoins des habitants canadiens. De plus, comme l'ont relevé à plusieurs reprises les voyageurs tels que Pehr Kalm (1749) et John Lambert (1806-1808), les Ca-

nadiens aimaient suivre les modes européennes.

La politique économique de la France favorisant plutôt la dépendance que l'autonomie coloniale, le commerce métropolitain étouffe les tentatives mises de l'avant par Talon. De surcroît, le peu de goût des Canadiennes pour les travaux domestiques empêche le développement de toute industrie locale. Comme le rapporte Joseph-Noël Fauteux dans son *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français*, le gouverneur Denonville écrit en 1685: «J'ai remarqué, Mgr, que les femmes et les filles y sont assez paresseuses par le manque de menus ouvrages à se donner. Il y a un peu trop de luxe dans la pauvreté générale des demoiselles ou sois-dantes. Les menus ouvrages les occupent un peu pendant l'hiver et leur font gagner quelque chose, mais cela ne dure pas.» La production domestique demeure donc relativement rare, jusqu'à ce que la situation politique coupe les importations de façon drastique.

Les premiers lainages

Malgré tout, les étoffes du pays apparaissent peu à peu au XVII^e siècle. Elles ne se méritent toutefois la faveur populaire qu'au cours du siècle suivant.

Le lin et le chanvre servent d'abord à la fabrication des toiles. L'usage de la laine suit et la fabrication des lainages progresse lentement,

car la colonie ne compte pas suffisamment de moutons. Aussi, marie-t-on le lin ou le chanvre à la laine pour fabriquer du droguet. Ce tissu peut être tout de laine, mais celui du pays se caractérise par le croisement d'une chaîne de fil et d'une trame de laine. Foulé, il peut devenir une solide étoffe, un peu moins épaisse et feutrée que le tissu tout de laine proprement appelé «étoffe du pays».

Même avec ce chaud droguet, les habitants continuent d'acheter des tissus importés, car leur petite production demeure essentiellement domestique et ne franchit guère la boutique des marchands, comme le démontre Louise Dechêne dans son étude sur les *Habitants et marchands de Montréal au XVIII^e siècle*. Seules quelques pièces de drap du pays, rouge ou bleu, sont

L'influence anglo-saxonne

L'effondrement du marché des peaux de castor et une importante immigration anglo-saxonne contribuent à cet enrichissement. Si, dès le XVII^e siècle, les colons apprécient les lainages anglais comme le drap de Londres, après la Conquête, les Britanniques, les Irlandais, les Écossais et les Loyalistes qui fuient la révolution américaine n'éprouvent vraisemblablement pas de difficulté à faire adopter leurs ouvrages.

Ces immigrants arrivent dans un hiver déjà en bonne voie de domestication, alors que les conditions de vie des colons s'améliorent et que les biens se sont multipliés. Leur influence pouvait donc s'exercer au fil du quotidien établi, puisque les habitants sont désormais en mesure



En 1939, Jean-Marie Gauvreau se plaint du manque d'agressivité gouvernementale face aux importations massives de textile. Il souligne en particulier le cas de nombreux skieurs des Laurentides qui portent des vêtements fabriqués de flanelle anglaise alors qu'il serait fort possible de produire ce tissu au Québec. Photographie de Nicholas Morant. (Collection Yves Beauregard).

écoulées par de rares marchands, eux-mêmes propriétaires de troupeaux de moutons qui leur fournissent la matière première.

Au tournant du XVIII^e siècle, quelques petites entreprises tentent cependant l'aventure du textile. Mentionnons la manufacture de toile et d'étoffe mise sur pied par Agathe de Saint-Père, mieux connue sous le nom de Madame de Repentigny, et dont l'œuvre a déjà été décrite par Andrée Paradis (*Cap-aux-Diamants*, été 1988). En 1692, les Frères Charron établissent des ateliers qui, après un développement plein d'embûches, doivent fermer leurs portes.

Au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et surtout au XIX^e siècle, la production locale des textiles augmente et se diversifie.

d'augmenter leur confort. Tissus, couvertures diverses, patchworks et tapis s'accablent dans les armoires et les coffres. La récupération des matériaux prend une importance telle, qu'elle permet de créer de nouveaux genres. En somme, les gens habillent davantage la famille et la maison grâce à des activités de confection qui, selon la juste expression de Sophie-Laurence Lamontagne dans son étude sur l'hiver, «organisent méthodiquement l'hiver».

L'image du «Canadien»

C'est encore au XIX^e siècle que s'affirme le profil du «Canadien», incarné par celui du Patriote de 1837. Vêtu d'un capot d'étoffe appelé «canadienne», d'une tuque de laine et d'une ceinture

Costume d'un habitant au début du XIX^e siècle. (John Lambert. Travels through Canada and the United States of North America in the years 1806, 1807 and 1808, 2 volumes, Londres, 1813).



tricotée, tissée ou fléchée, il apparaît parfaitement adapté à son environnement.

Le capot, ce manteau à capuchon, a fait l'objet d'un intérêt sérieux, particulièrement de la part de Francis Back (*Folklore Canadien*, vol.10, nos 1-2). Considéré comme «vêtement caractéristique du pays», le capot apparaît dès le début de la colonie et il s'adapte aux besoins du climat, qui le rend indispensable. Certains de ces premiers capots ont été confectionnés à partir de «couvertes» et étaient destinés à la traite. D'autres sont faits avec diverses matières comme le cuir, la toile ou la fourrure, mais la plupart des capots sont d'étoffe, souvent bleue, ou d'autres lainages. Ce modèle type persiste dans le costume des clubs de raquetteurs qui rappelle l'habillement des voyageurs bravant la tempête dans les peintures de Cornelius Krieghoff.

Au fur et à mesure que le processus d'adaptation s'opère, les lainages gagnent du terrain. L'obligation de s'ajuster à des changements subits de température se traduit dans un choix de vêtements aux propriétés thermiques isolantes adoptés à l'été comme à l'hiver. Comme le démontre Thérèse Beaudoin dans son ouvrage sur l'été, c'est pour cette raison que la laine est portée toute l'année; ses capacités d'occlusion à l'air et d'absorption de l'humidité permettent de

Le profil du «Canadien» incarné par celui du Patriote de 1837 s'affirme encore au XIX^e siècle. Henri Julien, «Un vieux de 37», Album de 1936. «Type d'habitant», dessin à la plume. Musée du Québec.



conserver la fraîcheur du corps pendant plusieurs heures en lui assurant une plus grande résistance. Plusieurs auteurs relèvent dans diverses sources et pour différentes époques des camisoles, des chemises et des bas de laine entre autres, portés l'été comme l'hiver.

La laine pour l'artisanat

Malgré l'importance des lainages dans le costume traditionnel québécois, leur fabrication demeure artisanale. Même si des vagues d'industrialisation affectent les textiles, seul le coton est touché de façon significative, laissant la laine et la soie aux industries ontariennes.

Encore en 1939, dans son rapport général sur l'artisanat adressé au ministère des Affaires municipales, de l'industrie et du commerce, Jean-Marie Gauvreau rapporte que nos besoins en laine dépassent notre production et que la laine tirée des moutons que nous élevons suffit à peine aux divers travaux domestiques, comme le tricot pratiqué dans presque toutes les familles et le tissage. Il se plaint d'ailleurs du manque d'agressivité gouvernementale pour contrer les importations massives, présentes depuis si longtemps.

«Est-il assez stupide, affirme-t-il, de voir nos jeunes snobs de la province de Québec faire du ski dans les Laurentides avec un chapeau garni d'une plume pseudo-tyrolienne, vêtus d'une chemise de flanelle anglaise quand nous pourrions trouver sur place dans nos campagnes des pièces de flanelle tout à fait propices à la confection des chemises de sport.»

Et l'histoire se répète. Dans un rapport de 1978 sur l'industrie canadienne du textile et du vêtement, l'on rapporte encore que «les fibres naturelles utilisées dans l'industrie textile primaire au Canada sont presque toutes importées». À propos de l'industrie de la laine, les auteurs ajoutent qu'elle a bénéficié d'un essor à cause de certains règlements tarifaires au XIX^e siècle, mais pour une courte période, à cause de la politique dite de la «préférence britannique». Au XX^e siècle, l'industrie de la laine ne s'est jamais démarquée. D'ailleurs, l'industrie du textile se classe toujours parmi les secteurs mous de l'économie.

Gens du nord à la mode

L'hiver influence donc la culture québécoise. D'une part, il modèle un profil particulier qui se concrétise dans cet agencement du capot «à la canadienne» – tuque – ceinture de laine. D'autre part, il incite à rechercher un certain confort dans notre habillement hivernal et dans nos maisons. Mais, comme ailleurs, le Québec est ba-



Comme ailleurs, le Québec est balayé par des vents internationaux. Notre goût pour la mode et pour les biens de renom font que nous apprécions toujours les lainages anglais et les shetlands écossais, les cachemires et les duvets finlandais. (New Man).

layé par des vents internationaux. Notre goût pour la mode et pour les biens de renom font que nous apprécions toujours les lainages anglais et les shetlands écossais, les cachemires et les duvets finlandais. ♦

* Ethnologue, professeure à l'université Laval



**d'Anjou, Bernard
& Mercier, architectes**
850, rue St-Vallier Est
Québec, G1K 3R4
(418) 694-9731